



POUR elle

ABBI
GLINES

*De tout
mon être*

DÉSIR FATAL-1

Passion intense

De tout mon être

ABBI
GLINES

DÉSIR FATAL – 1

De tout mon être

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Michel*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupouelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
FALLEN TOO FAR

Éditeur original
Simon and Schuster UK Ltd, a CBS Company, London

© Abbi Glines, 2013

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2015

*À Liz Reinhardt qui fut ma pom-pom girl attirée
pendant l'écriture de ce livre.
Dans la vie, on rencontre des gens qui deviennent
des amis et sans lesquels il est impossible
d'imaginer ce qu'elle serait.
C'est ainsi avec Liz.*

Remerciements

Ce livre n'aurait jamais été publié sans la lecture, les conseils inestimables et les encouragements de :

— Colleen Hoover, Liz Reinhardt, Elizabeth Reyes, Tracey Garves-Graves, Angie Stanton, Tammara Webber, Autumn Hull et Nichole Chase. Elles ont su être présentes lors de mes moments d'incertitude quant à la publication de cet ouvrage et ne m'ont pas laissée douter de moi-même. Si ce livre existe, c'est grâce à elles. Je vous aime toutes, mesdames.

— Susan Hansen qui a conçu cette couverture incroyable¹. Cette femme est merveilleuse. Je l'adore et elle est sacrément marrante. Faites-moi confiance... j'en sais quelque chose ☺

— Keith, mon mari, qui a toléré une maison sale, le manque de vêtements propres et mes

1. Il s'agit de la couverture de l'œuvre originale publiée aux États-Unis. (N.d.T.)

sautes d'humeur pendant que j'écrivais ce roman (et tous les autres).

— Mes trois précieux gamins qui ont mangé beaucoup de maïs sur bâtonnets, pizzas et céréales parce que j'étais enfermée à écrire. Je vous garantis que je leur ai cuisiné beaucoup de bons petits plats une fois que j'en ai eu fini avec la rédaction de ce roman.

— L'agent la plus géniale à avoir jamais honoré de sa présence le monde littéraire, Jane Dystel. Je suis fan d'elle, c'est aussi simple que ça. Et un hourra à Lauren Abramo, mon agent en charge des droits pour l'étranger, qui fait un travail fantastique à s'assurer que mes livres soient disponibles dans le monde entier. Elle assure.

— Stephanie T. Lott. J'ai travaillé avec beaucoup d'éditeurs et j'aime particulièrement celle-ci. Elle est fabuleuse.

1

Des pick-up aux pneus recouverts de boue étaient le genre de véhicules que j'avais l'habitude de voir devant une maison où se tenait une fête. Mais de luxueuses berlines étrangères, non. En l'occurrence, elles étaient au moins vingt, alignées dans la longue allée. J'arrêtai le pick-up Ford de ma mère vieux de quinze ans sur l'herbe sablonneuse pour ne pas gêner la circulation. Mon père ne m'avait pas dit qu'il recevait ce soir. En réalité, il ne m'avait pas dit grand-chose.

Il n'avait pas non plus fait acte de présence à l'enterrement de maman. Si je n'avais pas eu besoin qu'il m'héberge, je ne serais pas là. J'avais dû vendre la petite maison que ma grand-mère nous avait laissée pour payer les dernières factures des médecins qui avaient soigné ma mère. Il ne me restait plus que mes vêtements et cette voiture. Mon père avait réussi à ne pas se manifester une seule fois pendant les trois années de lutte que ma mère avait menée contre son cancer. Dans ce

contexte, lui téléphoner avait été difficile, mais nécessaire : il était la seule personne qui me restait.

Je regardai fixement l'imposante demeure de deux étages directement construite sur le sable blanc de Rosemary Beach, en Floride. C'était le nouveau foyer de mon père. Sa nouvelle famille. Je n'étais pas sûre de m'y fondre.

Ma portière s'ouvrit brutalement. Instinctivement, je balançai la main sous mon siège pour attraper mon 9 mm. Je le pointai directement sur l'intrus, l'agrippant des deux mains pour lever la sécurité.

— Waouh... J'allais seulement vous demander si vous étiez égarée, mais maintenant, je suis prêt à déclarer tout ce que vous rêveriez d'entendre pourvu vous teniez ce truc éloigné.

Un type aux cheveux marron ébouriffés coincés derrière les oreilles se trouvait de l'autre côté du canon de mon arme, bras levés et yeux écarquillés.

Je haussai le sourcil tout en tenant fermement le pistolet. Je ne savais toujours pas qui était ce type. Ouvrir brutalement la portière de votre pick-up était une curieuse manière pour un étranger de vous saluer.

— Non, je ne crois pas être perdue. C'est bien la maison d'Abraham Wynn ?

Le type déglutit nerveusement.

— Heu, j'ai toujours du mal à réfléchir avec une arme pointée sur moi. Vous me rendez nerveux. Pourriez-vous la baisser avant qu'il n'y ait un accident ?

Un accident ? Vraiment ? Il commençait à m'agacer sérieusement.

— Je ne vous connais pas. Il fait nuit et je me retrouve seule dans un lieu inconnu. Donc, pardon si je ne me sens pas particulièrement en sécurité pour le moment. Vous pouvez me faire confiance quand je vous dis qu'il n'y aura pas d'accident. Je sais me servir d'une arme. Très bien, même.

Il ne paraissait pas me croire, et maintenant que je le voyais mieux, il ne semblait pas être vraiment menaçant. Malgré tout, je n'étais pas prête à ranger mon calibre si vite.

— Abraham ? répéta-t-il lentement. (Il commença à secouer la tête puis s'arrêta.) Attendez, Abe est le nouveau beau-père de Rush. Je l'ai rencontré avant qu'il ne parte à Paris avec Georgianna.

Paris ? Rush ? Quoi ? J'attendais que des explications suivent, mais mon interlocuteur continuait d'observer l'arme et de retenir son souffle. Tout en le fixant des yeux, j'abaissai le 9 mm et m'assurai de remettre la sécurité en place avant de le fourrer sous mon siège. Peut-être que s'il disparaissait de sa vue, ce type pourrait se concentrer et préciser son propos.

— Est-ce que vous avez au moins un permis pour détenir ce truc ? demanda-t-il, incrédule.

Je n'étais pas d'humeur à discuter de mon droit à porter une arme. J'avais besoin d'obtenir des réponses.

— Abraham est à Paris ? demandai-je. (Il me fallait une confirmation.) Il savait que j'arrivais aujourd'hui. Nous en avons parlé pas plus tard

que la semaine dernière, après que j'ai vendu la maison.

Le type acquiesça lentement et se détendit.

— Vous le connaissez ?

Pas vraiment. Je l'avais vu deux fois depuis qu'il nous avait quittées, ma mère et moi, cinq ans plus tôt. Je me souvenais du père qui venait à mes matchs de foot et faisait griller des hamburgers lors des soirées entre voisins. Le père qui avait été le mien jusqu'au jour où ma sœur jumelle, Valerie, avait trouvé la mort dans un accident de voiture. C'est mon père qui conduisait. Il avait changé ce jour-là. L'homme qui n'a jamais téléphoné pour s'assurer que j'allais bien alors que je prenais soin de ma mère malade, celui-là, je ne le connaissais pas. Pas du tout.

— Je suis sa fille, Blaire.

Les yeux du type s'ouvrirent en grand. Il rejeta la tête en arrière et se mit à rire. En quoi était-ce drôle ? J'attendais ses explications lorsqu'il me tendit la main.

— Viens, Blaire. Il y a quelqu'un que tu dois rencontrer. Il va adorer ça.

J'observai sa main tendue un moment avant d'attraper mon sac à main.

— Il y a une autre arme dans ton sac ? Il faut que je prévienne tout le monde de ne pas t'énerver ?

Son ton taquin m'empêcha de lancer une pique grossière.

— Tu as ouvert ma portière sans crier gare. J'ai eu peur.

— Et d’instinct, ta réaction c’est de pointer un flingue sous le nez du premier venu ? Bon sang, tu sors d’où ? La plupart des filles que je connais se mettraient à couiner, au mieux.

Mais la plupart des filles qu’il connaissait n’avaient pas été obligées de se protéger seules durant les trois dernières années. J’avais dû prendre soin de ma mère. En revanche, il n’y avait eu personne pour faire de même avec moi.

— Je viens d’Alabama, répondis-je en ignorant sa main et en descendant seule de voiture.

La brise marine me fouetta le visage. L’air iodé de l’océan était facilement reconnaissable. Je n’avais jamais vu la mer. En tout cas, pas pour de vrai. Sur des photos, dans des films, oui. Mais l’odeur était exactement comme je l’avais imaginée.

— C’est donc vrai ce qu’on dit des filles de l’Alabama, répliqua-t-il.

Je reportai mon attention sur lui.

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

Il m’étudia des pieds à la tête avant de fixer son attention sur mon visage. Un large sourire étira peu à peu ses lèvres.

— Jean moulant, débardeur et flingue. Mince, je n’ai pas grandi dans le bon État.

Levant les yeux au ciel, je me dirigeai vers l’arrière du pick-up où j’avais mis ma valise, ainsi que plusieurs cartons que je devais remettre à une association d’aide aux démunis.

— Attends, laisse-moi la prendre.

Il me contourna puis attrapa l’imposant bagage que ma mère avait rangé dans un placard en

prévision d'un « road trip » que nous n'avions jamais fait. Elle parlait tout le temps de comment nous conduirions à travers le pays jusqu'à la Côte Ouest, un jour. Puis elle était tombée malade.

Refoulant les souvenirs, je me concentraï sur le présent.

— Merci... heu, je ne crois pas connaître ton nom.

Il tira la valise d'où elle se trouvait et se tourna vers moi.

— Quoi ? Tu as oublié de me le demander lorsque tu avais ce 9 mm braqué sur mon visage ? répliqua-t-il.

Je soupirai. OK, je m'étais peut-être un peu emballée, mais il m'avait effrayée.

— Je m'appelle Grant, je suis... hum, un ami de Rush.

— Rush ?

Ce nom, encore une fois. Qui était Rush ?

Le sourire de Grant s'élargit une fois de plus.

— Tu ne sais pas qui c'est ? (Il était extrêmement amusé.) J'ai vraiment bien fait de venir ce soir.

Il indiqua la maison d'un geste de la tête.

— Viens, je te présenterai.

Je marchais à ses côtés tandis qu'il me guidait vers la demeure. La musique qui s'en échappait se faisait plus forte à mesure que nous approchions. Si mon père n'était pas là, alors, qui avait organisé cette soirée ? Je savais que Georgianna était sa nouvelle femme, mais c'était tout. Étaient-ce ses enfants qui faisaient une fête ? Quel âge avaient-ils ? Elle avait bien des enfants, non ?

Je ne parvenais pas à me rappeler. Papa s'était montré vague. Il avait dit que j'apprécierais ma nouvelle famille, mais n'avait pas précisé sa composition.

— Est-ce que Rush vit ici ? demandai-je.

— Ouais, en tout cas pendant l'été. Il passe d'une maison à l'autre, parmi celles dont il dispose, selon les saisons.

— Celles dont il dispose ?

Grant gloussa.

— Tu ne sais rien de cette famille que ton père a intégrée, n'est-ce pas, Blaire ?

S'il se doutait ! Je secouai la tête.

— Un rapide briefing avant que nous pénétrions dans cette folie, reprit-il en s'arrêtant sur le perron et en me regardant. Rush Finlay est ton demi-frère. Il est le seul enfant de Dean Finlay, le célèbre batteur des Slacker Demon. Ses parents ne se sont jamais mariés. Sa mère, Georgianna, était une groupie à l'époque. Cette maison appartient à Rush. Sa mère y habite parce qu'il le lui permet. (Il s'arrêta et regarda la porte qui s'ouvrait.) Ce sont les amis de Rush qui sont là.

Une jeune fille grande et élancée aux cheveux blond vénitien portant une courte robe d'un bleu roi et une paire de talons avec laquelle je me briserais la nuque si je l'essayais me toisait. Le dégoût qu'exprimait son froncement de sourcils ne m'échappa pas. Je ne savais pas grand-chose sur les gens comme elle, mais en revanche, d'après son expression, j'étais sûre que mes vêtements ne lui plaisaient pas. À moins qu'une punaise me rampât dessus à mon insu.

— Eh bien salut, Nanette, lança Grant, agacé.

— C'est qui ? demanda la fille, son regard se dirigeant vers Grant.

— Une amie. Rentre les crocs, Nan, ça ne te va pas, lui dit-il en me prenant la main et en me tirant à sa suite dans la maison.

La foule n'était pas aussi importante que je l'avais imaginé. Nous traversâmes un large hall qu'une arche séparait de ce que je pensais être le salon. Il était plus vaste que ma maison entière, ou ce qui l'avait été. Deux portes vitrées étaient ouvertes, offrant une vue à couper le souffle sur l'océan. Je tenais absolument à aller le voir de plus près.

— Par-là, me guida Grant en se dirigeant vers... un bar ? Vraiment ? Il y avait un bar dans cet intérieur ?

Je jaugeais brièvement les personnes que nous croisions. Tous s'immobilisaient pour me lancer un rapide regard. Je détonnais de manière spectaculaire.

— Rush, je te présente Blaire, je crois qu'elle pourrait bien t'intéresser. Je l'ai trouvée dehors, l'air un peu perdue, dit Grant alors que je détachais mon attention de ces gens curieux pour découvrir qui était Rush.

Oh.

Oh. Mazette.

— Vraiment ? répondit Rush d'une voix traînante et paresseuse. (Il abandonna sa position détendue sur le canapé blanc pour se pencher en avant, une bière à la main.) Elle est mignonne, mais jeune. Pas sûr d'être vraiment intéressé.

— Oh, et pourtant, tu devrais. Dans la mesure où son papa s'est enfui à Paris avec ta maman pour les prochaines semaines. Vous avez un point commun, maintenant. Je lui offrirais avec plaisir une chambre chez moi, si tu veux. Enfin, si elle promet de laisser son arme dans son pick-up.

Rush plissa des yeux et m'étudia de plus près. Ses iris avaient une teinte étrange. Étonnamment inhabituelle. Ils n'étaient pas marron. Ils n'étaient pas noisette. Ils avaient une couleur chaude avec des traces d'argent. Je n'en avais jamais vu de pareils. Pouvait-il s'agir de lentilles de contact ?

— Cela ne veut pas dire qu'elle est à moi, finit-il par dire avant de reprendre sa position initiale sur le canapé.

Grant s'éclaircit la gorge.

— Tu plaisantes, non ?

Rush ne répondit pas. Au lieu de cela, il but une gorgée de bière. À présent, il observait Grant, et son regard contenait une mise en garde. On allait me demander de partir. Ce n'était pas de bon augure. Mon portefeuille contenait exactement vingt dollars et mon réservoir d'essence était presque à sec. J'avais déjà vendu tous mes biens de valeur. Lorsque j'avais téléphoné à mon père, je lui avais expliqué que j'avais besoin d'un endroit où rester jusqu'à ce que je puisse trouver un travail et un logement. Il avait rapidement acquiescé et m'avait donné cette adresse, me disant qu'il adorerait que je vienne habiter chez lui.

Rush avait reporté son attention sur moi. Il attendait que je me décide. Que voulait-il que je

dise ? Un sourire suffisant modela ses lèvres et il me fit un clin d'œil.

— J'ai des invités ce soir et mon lit est déjà occupé. (Se tournant vers Grant, il ajouta :) Je pense que le mieux est de la laisser trouver un hôtel jusqu'à ce que je puisse joindre son papa.

Le dégoût dans son ton lorsqu'il avait prononcé le mot « papa » ne m'avait pas échappé. Il n'aimait pas Abraham. Je ne pouvais pas vraiment l'en blâmer. Ce n'était pas sa faute. Mon père m'avait envoyée ici. J'avais gaspillé mon argent pour le carburant et les repas pris sur la route. Pourquoi lui avais-je fait confiance ?

J'attrapai la poignée de ma valise que Grant tenait toujours.

— Il a raison. Je devrais y aller. C'était une très mauvaise idée, expliquai-je sans le regarder.

Je tirai fort sur le bagage, et il le lâcha à contre-cœur. Les larmes me piquaient les yeux tandis que je prenais conscience que j'allais me retrouver à la rue. Je ne pouvais affronter du regard aucun des deux hommes.

Je me détournai et pris la direction de la porte, gardant la tête baissée. Les bribes d'une discussion enflammée entre Grant et Rush me parvinrent, mais je ne m'y attardai pas. Je ne voulais pas entendre ce que cet homme au physique incroyable disait de moi. Il ne m'aimait pas. Ça, au moins, c'était évident. Apparemment, mon père n'était pas le bienvenu dans cette famille.

— Tu pars déjà ? demanda une voix sirupeuse.

Je pivotai pour voir le sourire ravi affiché sur le visage de la fille qui avait ouvert la porte plus tôt.

Elle non plus n'avait pas apprécié ma présence. Étais-je à ce point repoussante ? Je baissai rapidement le regard et ouvris la porte. J'avais trop de fierté pour laisser cette sale garce me voir pleurer.

Une fois tranquille à l'extérieur, je laissai échapper un sanglot et me dirigeai vers mon véhicule. Si je n'avais pas eu à porter ma valise, j'aurais couru. J'avais besoin de me retrouver dans son habitacle rassurant. J'appartenais à cet univers et non à celui de cette demeure ridicule avec ces gens prétentieux. Mon foyer me manquait. Ma mère aussi. Un autre sanglot me secoua et je verrouillai la portière du pick-up derrière moi.

2

Je m'essuyai les yeux et m'obligeai à prendre une profonde inspiration. Il était impensable que je m'écroule maintenant. Je ne l'avais pas fait lorsque j'avais tenu la main de ma mère alors qu'elle rendait son dernier souffle. Ni quand son cercueil avait été mis en terre. Et pas davantage lorsque j'avais vendu la seule maison en ma possession afin de pouvoir vivre. Cela n'arriverait pas plus maintenant. Je m'en sortirais.

Je n'avais pas assez d'argent pour m'offrir une chambre d'hôtel mais je pouvais vivre dans mon Ford. Trouver un endroit sûr où le garer pour la nuit serait mon seul souci. La ville semblait ne pas connaître de gros problèmes d'insécurité, mais j'étais pratiquement sûre que ce vieux véhicule arrêté n'attirerait l'attention. Les flics frapperaient à ma vitre avant même que je puisse m'endormir. Je devrai utiliser mes derniers dollars pour mettre de l'essence. Je pourrai alors

rejoindre une plus grande ville où le Ford passerait inaperçu sur un parking.

Peut-être pourrais-je le stationner près d'un restaurant et y obtenir un boulot, en plus. Je n'aurais pas besoin de conduire pour aller travailler. Mon estomac gronda, me rappelant que je n'avais rien mangé de la journée. Il me faudrait consacrer quelques dollars à cette fin. Puis prier pour trouver un job dès le lendemain matin.

Tout irait bien. Je tournai la tête avant d'enclencher la marche arrière. Des yeux argent me renvoyèrent mon regard.

Un petit cri m'échappa avant de reconnaître Rush. Que faisait-il là ? Était-il venu vérifier que je quittais bien sa propriété ? Je ne tenais pas vraiment à lui parler de nouveau. J'allais me détourner et amorcer mon départ, lorsqu'il souleva un sourcil tout en me scrutant. Que cherchait-il à me dire ?

En réalité, quel que fût le motif de sa présence, cela m'était égal. Même s'il avait ainsi l'air ridiculement sexy. Je tournai la clé dans le contact. Au lieu d'entendre le moteur ronronner, je n'eus droit qu'à un cliquètement puis le silence. Oh non. Pas maintenant. Je vous en supplie, mon Dieu.

Je secouai légèrement la clé et priai pour m'être trompée. Je savais que la jauge de carburant était cassée, mais j'avais fait attention aux kilomètres parcourus. Je n'aurais pas dû être en panne. Il restait assez d'essence pour rouler sur une petite distance. J'en étais sûre.

Je frappai le volant de la paume et insultai le véhicule de quelques noms d'oiseaux bien choisis,

mais il ne se passa rien. J'étais coincée. Rush allait-il appeler la police ? Il souhaitait tellement me voir quitter les lieux qu'il était sorti de la maison pour s'en assurer. Maintenant que j'étais incapable de bouger de là, me ferait-il arrêter ? Ou pire, allait-il téléphoner à une dépanneuse ? Je n'avais pas assez d'argent pour récupérer mon pick-up s'il faisait cela. Tandis qu'au moins, en prison, j'aurais un lit et de quoi manger.

Ravalant la boule qui s'était logée dans ma gorge, j'ouvris ma portière et souhaitai que tout se passe bien.

— Un problème ? demanda-t-il.

J'avais envie de hurler à gorge déployée tant je me sentais frustrée. Au lieu de quoi, je parvins à acquiescer.

— Je suis en panne d'essence.

Un soupir lui échappa. Je restai silencieuse. Attendre son verdict était ma meilleure option. Je pourrais toujours supplier et plaider après qu'il l'aurait rendu.

— Quel âge as-tu ?

Quoi ? Il me posait vraiment cette question ? J'étais bloquée sur l'allée de sa propriété, il voulait me voir partir, et au lieu de discuter des possibilités qui s'offraient à moi, il me demandait mon âge ! Ce type était bizarre.

— Dix-neuf ans, répondis-je.

Cette fois, ses deux sourcils se relevèrent.

— Vraiment ?

Je faisais de mon mieux pour ne pas m'énerver. J'avais besoin que ce mec ait pitié de moi. Ravalant

le commentaire sarcastique que j'avais sur le bout de la langue, je souris.

— Oui. Vraiment.

Rush eut un large sourire et haussa les épaules.

— Désolé. Tu fais moins que ça. (Il s'arrêta et ses yeux s'attardèrent sur mon corps avant de me dévisager.) Je retire ce que je viens de dire. Ton corps est tout à fait celui de quelqu'un de dix-neuf ans. C'est ton visage qui est frais et jeune. Tu ne mets pas de maquillage ?

Tenait-il vraiment à le savoir ? Que faisait-il ? Je voulais parler de ce que mon futur immédiat me réservait, pas du fait que me maquiller était un luxe hors de ma portée. De plus, Cain, mon ex-petit copain et aujourd'hui meilleur ami, avait toujours déclaré qu'il n'était pas nécessaire que j'en porte, que mon visage n'en avait pas besoin. Quoi qu'il ait voulu dire par cela.

— Je suis en panne d'essence. J'ai vingt dollars en poche. Mon *père* a pris la poudre d'escampette et m'a laissée en plan après m'avoir dit qu'il m'aiderait à repartir de zéro. Crois-moi : il était le DERNIER à qui je voulais demander de l'aide. Non, je ne porte pas de maquillage. Avoir l'air jolie est le cadet de mes soucis. Maintenant, vas-tu appeler la police ou une dépanneuse ? Je préfère la première option, si jamais le choix m'appartient.

Je refermai mon clapet, mettant un terme à ma diatribe. Il m'avait poussée trop loin dans mes retranchements et j'avais été incapable de me contrôler. Maintenant, je lui avais stupidement soufflé l'idée de la dépanneuse. Zut.

Rush inclina la tête et me jaugea. Ce silence était presque plus que je ne pouvais supporter. Je venais juste de dévoiler un peu trop d'informations à ce type. Il avait les cartes en main pour me rendre la vie encore plus difficile s'il le souhaitait.

— Je n'aime pas ton père, et d'après le ton de ta voix, c'est un sentiment que tu partages, dit-il pensivement. Il y a une chambre de libre ce soir. Et ce jusqu'au retour de ma mère. Lorsqu'elle est en vacances, Henrietta, sa bonne, ne vient qu'une fois par semaine. Tu peux utiliser sa chambre, sous les escaliers. C'est petit, mais il y a un lit.

Il m'offrait l'hospitalité. Non, je n'éclaterais pas en larmes. M'y abandonner plus tard, peut-être, mais pas maintenant. Je n'allais pas me retrouver en prison. Grâce à Dieu.

— Ma seule autre alternative est le pick-up. Je peux t'assurer que ce que tu me proposes vaut bien mieux. Merci.

Rush fronça les sourcils un moment, mais son expression changea et un sourire facile s'afficha de nouveau sur ses lèvres.

— Où est ta valise ? demanda-t-il.

Je refermai la portière du Ford derrière moi et me dirigeai vers l'arrière du véhicule pour l'en sortir. Avant que je ne puisse l'atteindre, un corps chaud dont émanaient des effluves étrangers et délicieux se pencha par-dessus moi. Je me figeai quand Rush attrapa mon bagage et le tira à lui.

Je me retournai pour lui faire face. Il me fit un clin d'œil.

— Je peux porter ta valise. Je ne suis pas salaud à ce point-là.

— Encore une fois, merci, bégayai-je, incapable de détacher mon regard du sien.

Il avait des yeux incroyables. Les épais cils noirs qui les cernaient semblaient presque enduits de mascara. Ils étaient surlignés de manière complètement naturelle. C'était absolument injuste. Je donnerais tout pour avoir les mêmes.

— Ah, bien, tu l'as arrêtée. Je te donnais cinq minutes avant de venir vérifier que tu ne l'avais pas complètement fait fuir.

La voix presque familière de Grant me tira brutalement de mon hébètement, et je fis volte-face, reconnaissante de son intervention. Je m'étais perdue dans la contemplation de Rush comme une idiote. J'étais surprise qu'il ne m'ait pas de nouveau renvoyée.

— Elle va prendre la chambre d'Henrietta jusqu'à ce que je parvienne à joindre son père et à trouver une solution. (Rush avait l'air ennuyé. Il me contourna pour tendre la valise à Grant.) Tiens, conduis-la à sa chambre. Je dois rejoindre mes amis.

Il nous quitta sans un regard en arrière. J'eus besoin de toute ma volonté pour ne pas le suivre des yeux alors qu'il s'éloignait. En particulier parce que ses fesses moulées dans son jean étaient extrêmement tentantes. C'était le genre de type par lequel il valait mieux ne pas être attirée.

— C'est un beau salaud lunatique, commenta Grant en secouant la tête et reportant son attention sur moi.

Je n'aurais pas pu prétendre le contraire.

— Tu n’as pas à porter de nouveau ma valise à l’intérieur, dis-je en tendant la main vers cette dernière.

Grant l’éloigna hors de ma portée.

— Il se trouve que je tiens le rôle du gentil frère. Il est impensable que tu le fasses alors que j’ai à ma disposition deux bras très puissants, sans même parler du fait qu’ils sont plutôt impressionnants.

J’aurais souri si je n’avais pas été frappée par le seul mot qui me donnait quelque indice.

— Frère ?

Grant sourit, mais l’expression de sa bouche ne déteignit pas sur son regard.

— Je crois que j’ai oublié de mentionner que je suis le fils du mari numéro deux de Georgianna. Mon père et elle ont divorcé lorsque j’avais quinze ans. Ils se sont mariés quand j’en avais trois et Rush quatre. À leur divorce, nous étions devenus des frères. Le fait qu’ils se séparent n’y a rien changé. Nous sommes allés à l’université ensemble et appartenions à la même fraternité.

Oh. OK. Je ne m’étais pas attendue à ça.

— Combien de maris a eus Georgianna ?

Grant eut un petit rire dur et se mit en marche.

— Ton père est le quatrième.

Mon père était un idiot. Cette femme donnait l’impression de changer de mari comme de culotte. Combien de temps lui faudrait-il avant de se lasser et de passer à autre chose ?

Grant monta les marches jusqu’au seuil et se tut dès lors que nous fûmes à l’intérieur. Nous traversâmes la cuisine. Elle était imposante, avec des comptoirs en marbre noir et des appareils

ménagers élaborés. On eût dit qu'elle sortait d'un magazine de décoration. Il ouvrit alors une porte qui semblait mener à un vaste cellier. Désespérée, je jetai un coup d'œil autour de moi avant de lui emboîter le pas. Il traversa la pièce et en ouvrit une autre.

Il eut assez de place pour entrer dans la chambre et poser ma valise sur le grand lit. Je le suivis et fis le tour du couchage. Il n'était séparé de l'entrée que de quelques centimètres. Il était évident que j'étais bien sous les escaliers. Une petite table de nuit se tenait à l'étroit entre le mur et le lit. La pièce ne contenait rien d'autre.

— Je n'ai aucune idée où tu es supposée ranger tes bagages. Cette pièce est petite. En fait, je n'y étais jamais venu. (Grant secoua la tête et soupira.) Écoute, si tu veux venir chez moi, tu peux. Je pourrai mettre à ta disposition une chambre dans laquelle il te sera possible de circuler.

Aussi gentil que soit Grant, je n'allais pas accepter son offre. Il n'avait pas besoin d'une invitée non désirée chez lui. Ici, au moins, j'étais logée en retrait, à l'abri des regards. Je pourrais faire le ménage dans la maison et trouver un boulot quelque part. Peut-être que Rush me laisserait dormir dans cette chambrette inutilisée jusqu'à ce que j'aie assez d'argent pour en partir. Je n'avais pas autant l'impression de m'imposer ici que si j'allais chez Grant. Je trouverai un supermarché le lendemain, et utiliserai mes vingt dollars pour acheter de quoi manger. Du beurre de cacahuète et du pain devraient me permettre de tenir plus ou moins une semaine.

— C'est parfait. Je suis hors du champ ici. De plus, Rush va téléphoner à mon père demain et savoir quand il rentre. Peut-être que papa a un plan. Je n'en sais rien. Merci, malgré tout, j'apprécie vraiment ta proposition.

Grant observa la pièce une fois de plus et se renfrogna. Il n'en était pas content, mais moi, j'étais soulagée. C'était mignon de sa part de s'inquiéter.

— Ça ne me plaît pas de te laisser là comme ça. Cela ne semble pas correct.

Il posa les yeux sur moi, cette fois-ci, et son ton était suppliant.

— C'est parfait. Bien mieux que ne l'aurait été mon pick-up.

Il fronça les sourcils.

— Ton pick-up ? Tu envisageais d'y passer la nuit ?

— Oui. Ici, j'ai au moins un peu de temps pour réfléchir à ce que je vais faire ensuite.

Il passa la main dans ses cheveux en bataille.

— Me promettras-tu quelque chose ? demanda-t-il.

Ce n'était pas dans mes habitudes de m'engager. Ce que je savais des promesses, c'est qu'elles étaient faciles à briser. Je haussai les épaules. C'était le mieux que je puisse faire.

— Si Rush te force à partir, appelle-moi.

Je commençai à acquiescer lorsque je me rendis compte que je n'avais pas son numéro.

— Où est ton téléphone, que j'y enregistre mes coordonnées ?

J'allais avoir l'air encore plus pathétique.

— Je n'en ai pas.



10922

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 21 décembre 2014.

Dépôt légal : décembre 2014.
EAN 9782290084694
OTP L21EPSN001237N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion